



**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE
SAISON 2**

STÉPHANE LA BRANCHE

**ÉNERGIE ET ÉCOLOGIE :
LES SEPT PROFILS
SOCIOÉNERGÉTIQUES**

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil.

ISBN 978-2-7061-5109-5 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-5110-1 (*e-book ePub*)

© PUG, janvier 2021

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

contact@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, **les PUG proposaient fin mars 2020 à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise de la Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

La commande faite aux auteurs était alors de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs. Les chercheurs sont des gens passionnés, atteints de ce *virus de la recherche* qui formate leurs réflexions sur la marche du monde, et il nous semblait que cette crise sociétale favorisait aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche » est née de cette intuition. Coordinée par Alain Faure, directeur de recherche au CNRS (Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), elle rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts qui sont proposés en libre accès et en téléchargement sur le site des PUG ainsi que dans leur réseau de diffusion et chez tous les libraires en ligne.

Le succès de l'aventure collective (avec plus de cinquante auteurs en un mois) et la fraîcheur d'un format inhabituel (10 000 signes) ont convaincu les PUG de prolonger cette expérience au-delà de la conjoncture particulière du coronavirus. La série continue donc sur ses trois qualités principales: des savoirs scientifiques accessibles, un style littéraire vif, une pensée réflexive sur le monde.

La collection se pérennise, en se fixant pour défi de diffuser les résultats de la recherche au plus grand nombre, et de mettre en valeur ses travaux les plus novateurs, qu'ils proviennent de la jeune recherche, de chercheurs confirmés ou d'inclassables qui font avancer les savoirs à la croisée de la culture et de l'innovation.

Bonne lecture à tous !

Depuis une décennie environ, la sociologie s'attaque à la question climato-énergétique en se penchant notamment sur les interactions entre l'enjeu énergétique, les individus et les organisations. De nos recherches, incluant environ 300 entretiens semi-directifs et plusieurs questionnaires, sur les pratiques et les représentations sociales de l'énergie, nous pouvons tirer quelques résultats instructifs sur les interactions complexes entre ces acteurs et l'énergie.

Être sobre ne va pas de soi

Une représentation sociale « nous guide dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre »¹. En orientant et en organisant l'information perçue, et surtout en offrant une signification aux gestes posés, les représentations sociales sur la sobriété jouent un rôle plus important dans les comportements que l'information.

En matière d'énergie, les représentations sociales sont associées à la perception physique (un domicile est-il de la pierre ou un système énergétique?) et à la légitimation d'une mesure (qu'elle soit politique ou comportementale) mais aussi à nos habitudes, qui sont enracinées dans des pratiques préexistantes. Cependant, celles-ci sont dorénavant soumises à des nouvelles injonctions pour aller dans le sens d'une société post-carbone. Le problème est que ces habitudes et ces représentations sociales préexistantes ralentissent davantage l'adoption de nouvelles pratiques qu'elles ne les accélèrent car l'appropriation d'une nouveauté demande de l'énergie, du temps et des efforts.

1. Jodelet, D. (dir.) (2012), *Les représentations sociales*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 47-48.

Ces représentations de l'énergie entrent en jeu dans quatre secteurs de la transition énergétique qu'il faut différencier car ils touchent à des moteurs et des freins aux changements différents : la production d'énergies renouvelables, l'efficacité, la gestion et la sobriété. L'efficacité énergétique renvoie à la technique (par exemple, un sèche-linge neuf permet d'obtenir un résultat égal avec moins d'énergie). La gestion de l'énergie concerne l'organisation de la consommation de l'énergie, souvent à l'aide des nouvelles technologies qui permettent, par exemple, la programmation du sèche-linge à des heures creuses.

L'efficacité et la gestion ne mènent pas nécessairement à la sobriété, qui renvoie spécifiquement aux changements de comportements. La difficulté avec la sobriété est qu'elle demande un effort important. Comme le démontre Zélem dans ses travaux², devenir sobre ne va pas de soi. Il faut d'abord obtenir l'information, l'interpréter comme importante et pertinente, puis, s'observer soi-même dans ses propres habitudes. Ensuite, il faut évaluer ses pratiques selon des critères nouveaux dont la valeur n'est pas toujours bien comprise. Ce n'est qu'ensuite que de nouveaux comportements sont adoptés. Le problème est que l'habitude est justement un très bon moyen pour le cerveau de réduire sa consommation d'énergie, alors que le changement, au contraire, en nécessite une quantité supplémentaire. Cela représente en effet un effort cognitif important – mais comme les sciences du cerveau nous le révèlent, cet organe est paresseux. Les efforts de changements de pratiques énergétiques au quotidien conduisent donc l'individu à rejeter davantage qu'à intégrer ces nouveaux gestes.

Pourtant, les scénarios de transition énergétique et les politiques publiques tendent à sursimplifier cette question, comme si devenir sobre allait de soi et ne soulevait pas de questions scientifiques. Dans nos projets de recherche, nous avons identifié³ sept logiques d'actions et de représentations sociales différentes mais relativement organisées, qualifiées de profils socioénergétiques.

Le technoludique, l'énergiphile, l'écophile et l'économe

Les quatre premiers sont intéressés par différentes formes de réduction de la consommation d'énergie – mais au final peu par la sobriété.

2. Voir entre autres : M.-C Zélem (2010), *Politiques de maîtrise de la demande d'énergie et résistances au changement. Une approche socio-anthropologique*, Paris : L'Harmattan.

3. Pour une présentation pédagogique de ces projets, voir : S. La Branche. « Éléments de sciences sociales de l'énergie », *Encyclopédie de l'énergie*. En ligne : <https://www.encyclopedie-energie.org/breve-introduction-a-la-sociologie-de-lenergie/>.

Le *technoludique* est passionné par les nouvelles technologies en général, il prend plaisir à les obtenir en premier et à y consacrer du temps, incluant les applications liées à la consommation d'énergie. Il ne comprend pas vraiment l'enjeu énergétique ni ne s'y intéresse. Cette logique est très présente dans les dispositifs à forte composante technologique.

L'*énergiphile* se passionne pour l'énergie en soi. Sa connaissance de l'énergie est élevée : il comprend les kWh et les effacements (par exemple, l'arrêt du chauffage durant les heures pleines par l'opérateur d'énergie) alors qu'ils sont incompris par les autres profils. Pour lui, la réduction de la consommation d'énergie importe plus que la réduction du budget ou que de l'empreinte écologique. Les arguments écologiques sont mobilisés mais ne jouent pas un rôle fort dans ses pratiques.

L'*écophile* s'intéresse à l'énergie parce qu'elle représente un problème écologique. Pour lui, les efforts de maîtrise de soi et de changements de pratiques sont un défi amusant à relever alors que cela représente un stress pour les autres. Fortement attiré par les programmes de sobriété, l'écophile n'est pas représentatif de la population générale, ce qui soulève des questions quant à l'importance accordée à la sobriété dans les efforts de transition et les scénarios de prospective.

L'*économe* veut réduire les euros dépensés. Présent dans toutes les démarches analysées, ce profil demeure minoritaire. À noter que c'est au sein de ce profil que l'on retrouve le plus une double logique dominante, qui vise à la fois à réduire l'empreinte écologique et la facture.

Au sein des profils, ni les économies financières ni la protection de l'environnement ne sont citées comme des motivations uniques. À l'exception des écophiles, l'écologie est surtout mobilisée pour requalifier ou justifier des conduites (on réduit sa facture « mais en plus, c'est bon pour l'environnement »).

Les impuissants, les indifférents et les réfractaires

En sus de ces quatre profils, on en retrouve trois autres : les impuissants, les indifférents et les réfractaires.

Pour l'*impuissant*, l'énergie est une préoccupation, mais il ne pense pas pouvoir agir ou faire autrement. Il est difficile de prévoir s'il sera intéressé par la sobriété, par l'efficacité ou par la gestion énergétique.

L'*indifférent* ne se soucie pas de l'énergie ; et il ne fait pas d'efforts de réduction. Quant à la facture, soit elle ne les intéresse pas, soit il est convaincu que, quoi qu'il fasse, elle ne changera pas.

Le *réfractaire* perçoit les messages visant à la sobriété comme des injonctions pour « se serrer la ceinture » alors qu'il est convaincu que les efforts doivent être menés par le gouvernement et les entreprises, pas par les citoyens.

L'épreuve du confort physique et cognitif

Dans tous les profils, le confort apparaît et se décline de trois manières : thermique (la température dans une pièce), physique et cognitif (ou cérébral).

Dans tous les cas (hormis les écophiles), les efforts de changements sont sources de stress voire d'anxiété. Les efforts de réduction consentis visent alors avant tout à préserver, voire à accroître, les trois types de confort à coût et effort moindre ou égal, selon la logique dominante à l'œuvre. Par exemple, l'économiste voudra garder son confort en diminuant le coût. L'écophile, féru de sobriété, témoigne d'une plus grande volonté à rogner son confort que la moyenne mais dans certaines limites (s'il n'hésite pas à porter un pull à 19 °C, il ne descendra pas sous 18 °C).

Nos analyses suggèrent que la recherche tend à sous-estimer le poids et l'importance des efforts cognitifs en tant que freins majeurs aux efforts de sobriété. En effet, devenir sobre nécessite un processus d'observation et d'évaluation de soi presque constant, avec beaucoup de ratés et de retours en arrière qui demandent un travail cognitif important n'encourageant pas l'adoption de nouvelles pratiques conformes aux objectifs écologiques. Si, de plus, ces efforts sont perçus comme angoissants par l'individu, il y a encore moins de chances pour qu'ils soient mis en œuvre.

Une sensibilisation impactante

En définitive, la plupart des acteurs (l'État, les associations environnementales, les collectivités territoriales) et des scénarios prospectivistes énergétiques surestiment largement la capacité et la volonté des populations à devenir aussi sobres qu'il le faudrait pour atteindre l'objectif de neutralité carbone en 2050. La communication dans ce domaine repose essentiellement sur le postulat du profil écophile, pourtant minoritaire. Les relations entre l'énergie et les individus ne se réduisent pas à l'écologie. Tant qu'on ignorera la diversité des profils, les messages ne seront pas entendus par ceux à qui ils s'adressent. Les mesures mises en œuvre en matière de sobriété restent suspendues aux conditions de leur acceptabilité sociale. ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).